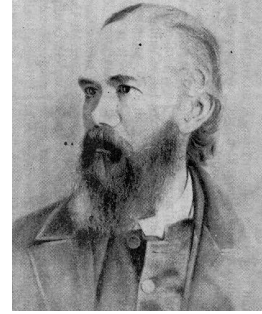


ROUX, CHARLES-LOUIS (1824-1903)

ROUX, Charles-Louis, commis de bureau, pasteur baptiste (1851-1887), professeur de langue (1887-1903), né à Pélissanne, en France, le 28 octobre 1824 et décédé à Saxton's River VT, le 1^{er} avril 1903. Il avait épousé le 7 septembre 1852 Léocadie Longpré, puis en deuxièmes noces le 8 août 1870, Marie-Louise Cadier. Les deux premiers reposent au cimetière de Grande-Ligne, la dernière à celui de Saxton's River.



Charles-Louis-Alix Roux est né en France le 28 octobre 1824, fils de Louis-Étienne Roux et d'Hélène-Geneviève Olivier. Ces paysans fortunés catholiques habitaient Pélissanne, un village qui se trouve à une cinquantaine de kilomètres au nord de Marseille dans les Bouches-du-Rhône. En 1831, le froid ayant détruit les arbres fruitiers et les vignes dont la famille tirait profit, elle dut migrer à Marseille. Charles-Louis y alla à l'école, puis à Aix pour un début d'études classiques (latin, grec). Alors qu'il n'avait que douze ans, ses parents le confièrent à un ami, capitaine d'un vaisseau marchand qui se rendait à La Havane, sans doute pour lui faire faire une expérience et lui faire voir d'autres horizons. La traversée fut catastrophique car il faillit en mourir. Il y contracta la fièvre jaune puis tomba à la mer au milieu des requins. Rescapé, il fit un bref séjour à Cuba avant de revenir à Marseille en 1837. Grâce à ses parents, il avait appris l'anglais et il put ainsi plus facilement trouver un travail de bureau qui requérait d'être bilingue.

Son père travaillait pour la compagnie « Schloesing » qui était aux mains de protestants. Emile Schloesing (1812-1900)¹, encore jeune commis, fréquentait les Roux et c'est à cette occasion qu'il offrit à Charles un Nouveau Testament dans la version Sacy². Dans un moment de tristesse, Charles ouvrit le livre saint et y tomba coup sur coup sur des passages qui entraient en contradiction avec les croyances et les pratiques catholiques. Alors qu'il remettait en question la foi à laquelle il avait adhéré jusque-là, le hasard d'une promenade dans les rues de la ville l'amena un dimanche à passer devant une église évangélique où il entra au moment du culte. Ce premier contact lui plut et il y retourna souvent, mais il n'était pas pour autant prêt à abandonner la religion qu'il connaissait.

Charles Roux quitta Marseille pour l'Angleterre, bien décidé à étudier le protestantisme sur place. Il y rencontra le Capitaine Jenkinson et sa famille, chrétiens

¹ Avec son frère Frédéric, il créa à Marseille (où la famille Schloesing, d'origine alsacienne, s'était établie peu auparavant) une usine d'engrais potassiques importés d'Afrique du Nord. On y exploitait, en particulier, sous la raison sociale, « Schloesing frères », les découvertes du frère cadet Jean-Jacques Théophile (1824-1919), savant chimiste et agronome dont le nom figure dans le *Larousse*. Emile sera par la suite un grand industriel et commerçant. Mais les convictions protestantes de la famille ne faisaient aucun doute. Voir sur Internet les nombreuses pages qui leur sont consacrées.

² *Nouveau Testament* d'Antoine et Isaac Lemaître de Sacy, "Selon l'édition Vulgate, avec différences du grec" ; les différences sont décrites dans d'abondantes notes marginales. Parue en 1667, et imprimée à Amsterdam sous le nom de Gaspard Migeot libraire à Mons, cette traduction a été beaucoup reproduite et ce fut vraiment la première traduction de la Bible accessible au grand public qui ne connaissait pas le latin. Elle avait l'avantage pour les protestants qui voulait faire connaître la Bible à des catholiques d'avoir été traduite et approuvée par un évêque.

anglicans convaincus. Pendant plus d'un an et demi, il les accompagna dans leurs déplacements en Méditerranée. Cette fréquentation le transforma et alors qu'il était à Rome à l'hiver 1844-1845, il fut convaincu que l'Esprit le guidait et il devint « sincèrement protestant ».

À la suite d'échanges avec Madame Jenkinson, il décida de consacrer sa vie au Seigneur « malgré son indignité ». Il fut admis à l'école de théologie de L'Oratoire à Genève et s'y forma de septembre 1845 à mars 1851. C'est une longue période alors qu'on n'y restait généralement que deux ou trois ans. Il est bien possible qu'il ait eu un travail en parallèle pour subvenir à ses besoins ou que ses problèmes de santé ne lui aient pas permis d'y accorder autant de temps qu'il l'aurait souhaité. À l'automne 1849, la Faculté passa par une crise théologique provoquée par l'enseignement d'Edmond Schérer qui contestait l'inspiration de tous les mots de l'Écriture et une lecture littérale de celle-ci. Schérer dut démissionner et vingt-quatre étudiants le suivirent dont Messieurs Roux et Lafleur³. Charles-Louis connut des problèmes de santé, dut retourner en France pour se rétablir. Des amis et des personnages influents de Genève, y compris le jeune étudiant Bersier de l'église qu'il fréquentait, Jean-Emmanuel TANNER de passage en Europe, et surtout ses anciens condisciples baptistes, Théodore LAFLEUR et Narcisse CYR, l'encouragèrent à opter pour le Canada et il arriva à Grande-Ligne le 8 juillet 1851.

Malgré ses études réformées et ses fréquentations anglicanes passées, il accepta à ce moment l'approche baptiste, reçut en novembre le baptême dans la rivière Yamaska devant deux cents personnes, fut autorisé au ministère dès le mois de février suivant et fut consacré le 28 juillet 1852. Le 7 septembre, il épousait Léocadie Longpré qui, depuis plusieurs mois, aidait Henriette Feller à l'Institut. Le pasteur Roux y prit la direction des études tout en prêchant assez souvent dans les autres stations. Après deux ans, il enseigna quelques brefs moments dans une école secondaire américaine (Fort Edward Collegiate Institute, État de New York) avant que Philippe Wolff, le secrétaire de la French Canadian Missionary Society, ne l'invitât à prendre en 1854 la direction de l'Institut des garçons du collège de Pointe-aux-Trembles (interdénominationnel) alors que M^{me} Morêt se chargeait de celle des filles peu après. Il y resta près de six ans et dut démissionner en 1859 à cause des problèmes de santé de son épouse et de son propre épuisement. Le pasteur BOUCHER rapporte que ses « collègues voyaient en lui une conscience délicate, facilement éveillée et toujours exigeante⁴ ». C'est au cours de ces années et peu après que naquirent les cinq filles qu'il eut avec sa première épouse (se reporter aux éléments généalogiques à la fin).

En 1856, il avait voulu établir à Sainte-Élisabeth une Église en prenant comme noyau la famille Rondeau qui comptait cinq garçons et cinq filles. Trois des enfants s'installèrent peu après à L'Industrie et la communauté escomptée s'effrita⁵. Ce n'est que deux ans plus tard que les pasteurs de la French Canadian Missionary Society (TANNER, DOUDIET, WOLFF) se réunirent à Pointe-aux-Trembles avec le pasteur Roux pour fonder l'Union synodale des Églises évangéliques (1858-1877), authentique dénomination canadienne-française, qui

³ On se reportera à l'article de Biéler donné dans les sources pour en savoir davantage et aux biographies de Narcisse Cyr et de Théodore Lafleur incluses dans notre site.

⁴ *Esquisse historique de l'Institut français évangélique*, p. 15.

⁵ Voir R.-P. Duclos, *Histoire du protestantisme français...*, I, p. 248.

choisira quand même le nom de Sainte-Élisabeth pour la région tout en regroupant les villages environnants qui comptaient 66 personnes converties réparties en trois familles. C'est le pasteur Roux qui s'en occupa jusqu'à l'année suivante quand il dut se retirer pour les problèmes de santé déjà signés au paragraphe précédent. Le pasteur Duclos lui ayant succédé préférera s'établir dans le village plus important de L'Industrie (future Joliette) en 1860.

Il vint alors à Montréal où il pendant qu'il se rétablissait, il donnait des leçons privées de français et prêchait à l'église évangélique française de la rue Craig. Le 3 juin 1862, il fit baptiser à l'église anglicane St. George's de Montréal trois de ses filles alors qu'elles avaient été inscrites dans les registres baptistes dans les années précédentes et qu'il se disait lui-même baptiste au recensement de 1861. Ce rattachement à l'Église anglicane se manifestera aussi en acceptant un poste au Collège Bishop's de Lennoxville⁶ où il enseigna le français et la littérature française. Il fit partie du conseil d'administration et l'institution lui décerna même le titre de Maître ès arts. Il y resta de janvier 1862 à septembre 1871. La santé de son épouse lui causait beaucoup de soucis et après une maladie de plusieurs années (tuberculose), elle décéda en juillet 1869, un an après la fondatrice de Grande-Ligne, le laissant seul pour s'occuper de ses cinq filles dont une, Lydie, était aussi tuberculeuse et mourra peu après en février 1871.

Après un an dans cette situation, il épousa le 8 août 1870, peut-être à Lennoxville où il habitait, Marie-Louise (Louisa) Cadier qu'il avait connue lors de son séjour à Pointe-aux-Trembles. Elle lui donna un fils l'année suivante⁷. En août 1871, le couple qui désirait revenir à l'activité missionnaire fut appelé à prendre la direction de la Mission de la Grande-Ligne et verra à sa gestion pendant seize ans d'octobre 1871 à août 1887, Charles Roux comme directeur et son épouse comme responsable de l'intendance. C'est d'abord à Longueuil qu'ils prirent, en compagnie de Sophie JONTE⁸, la direction de l'Institut des filles (Institut Feller), qui regroupait une quarantaine d'élève. À cause de la maladie de Louisa Cadier, l'équipe pédagogique se limitait à deux personnes : le directeur et le professeur d'anglais. Ils bénéficièrent en 1875 de deux nouvelles recrues et Madame Roux, remise sur pied, reprit sa tâche d'enseignante et d'administratrice.



Cette école vise aussi la conversion des élèves, mais les résultats ne sont pas très encourageants d'après les indications de Charles Roux dans le Rapport annuel de la Mission en 1874, où on signale que bien des élèves sont réfractaires à toute influence spirituelle et que

⁶ Ce collège Bishop's était en effet anglican, offrait des classes assez avancées et s'apparentait aux « high schools » qui préparaient à l'Université.

⁷ Marie-Louis Cadier était née à Ogdensburg, New York, en mai 1846. Les deux enfants du couple sont Louis Alexander (1871-1946) et Hélène (1875-après 1937). En 1882, apparaît comme enseignante à l'Institut Feller une demoiselle Roux d'origine française dont nous n'avons pu établir le lien de parenté avec Charles Roux (ce pourrait être une de ses filles).

⁸ Cette collaboration ne dura que deux ans puisque Sophie Jonte se retira à Saint-Pie en 1873 où elle ouvrit une maison de retraite pour personnes âgées.

« seulement » neuf élèves ont demandé le baptême en 1871, quatre en avril 1873 et dix en 1874. Ce sont pourtant, vus de nos jours, des résultats tout à fait satisfaisants quand on tient compte du peu d'élèves qui fréquentent l'institution.

C'est à cette époque que Charles Roux fit un long « Rapport sur les écoles évangéliques françaises du Bas-Canada, 1874⁹ » dans la réunion de l'Alliance évangélique à Montréal. Il y retraçait l'évolution des Instituts de Pointe-aux-Trembles, de Grande-Ligne et de Sabrevois en y donnant force détails sur leur rayonnement au cours des trente dernières années. Il y relevait aussi la formation de pensionnats privés à Berthier (Amaron), Mascouche-Lepage, Saint-Hyacinthe (Duclos) destinés à recevoir des jeunes filles qui sans eux seraient réduites à aller frapper à la porte des couvents, « refuge[s] de la pire espèce, pour les enfants de ceux qui ont dû apprendre à examiner toutes choses, et à ne retenir que ce qui est bon; [...] ». Il soulignait même le rôle de la FCMS et la naissance du Collège presbytérien de théologie affilié à l'Université McGill. On y dénote une certaine fierté des résultats obtenus.

Il continue en préconisant la formation d'un comité central composé de délégués des diverses institutions pour s'entendre et s'unir sur diverses mesures administratives, la formation d'un comité supérieur d'éducation pour examiner les questions suivantes : « 1° Qu'y a-t-il à faire pour donner à nos filles canadiennes une éducation supérieure; car, il est évident que l'on n'a pas fait pour elles ce qu'on a fait pour nos jeunes hommes; 2° Qu'y a-t-il à faire pour empêcher la jeunesse protestante anglaise et américaine d'aller dans les établissements papistes pour y étudier les langues, la musique, &c. Les Instituts ne pourraient-ils pas, dans une certaine mesure, et avec profit, les admettre à leurs cours? 3° Le temps ne serait-il pas venu de fonder, en rapport avec l'Université McGill, des cours de théologie, de classiques, de littératures, de langues modernes, de mathématiques, &c donnés en langue française et pour des français, cours qui répondraient au besoin d'une éducation supérieure pour nos jeunes gens, pour nos jeunes filles, et peut-être aussi pour ceux des fils et des filles de nos amis de langue anglo-saxonne, auxquels nos Instituts ne suffiraient pas. »

Le rapport de Grande-Ligne en 1875 montre qu'il préconise pour la femme un autre rôle que celui de la bonne épouse, mère de famille : l'instruction peut lui permettre de demeurer active et financièrement indépendante. « [...] Un de nos plus grands efforts est de donner à des jeunes filles une éducation solide et réellement utile [...] chaque femme est par nature une excellente pédagogue. L'école les prépare également à devenir les institutrices de nos écoles, mais aussi, elle leur donne la possibilité d'avoir leur part de responsabilité dans le « Government School Fund » ou de devenir la gouvernante ou le professeur de français d'une famille protestante anglophone¹⁰ ».

Il a donc des idées intéressantes pour favoriser l'évolution des institutions franco-protestantes et notamment pour l'éducation de filles. Les Roux virent à réunir sous un même toit à Grande-Ligne de leur école des filles de Longueuil et de celle des garçons en mai 1876. C'est à partir de là que l'institution mixte portera le nom d'Institut Feller. On avait donc besoin de plus de place pour loger cette clientèle, c'est pourquoi on fit construire une aile

⁹ Dans « Alliance évangélique de la Puissance », *Montreal Daily Witness*, octobre 1874, p. 95-97. On aura noté que même après la formation du Canada en 1867, on continue d'utiliser l'appellation « Bas-Canada » (1791-1840) plutôt que Province de Québec!

¹⁰ Nous reprenons ici la présentation de ses idées sur ce sujet à partir du Rapport annuel de Grande-Ligne, 1875, p. 8, dans la formulation de D. Vogt-Raguy, « Les communautés... » (p. 335-336).

supplémentaire à l'Institut, bâtiment dont les Roux supervisèrent la construction. Elle fut inaugurée en 1880, doublant l'ensemble des bâtiments.

Pendant seize ans au total, Charles Roux donna la mesure de ses capacités comme éducateur et comme maître, soutenu par son épouse qui, à Grande-Ligne, dirigeait le département des filles. Le pasteur Lafleur tout comme le professeur J.-C. BRACQ soulignent les talents administratifs de cette dernière, « sa calme, ferme, sage et affectueuse direction » qui soutenait celle de son mari, « et même parfois corrigeait un peu sa gérance¹¹. Il rappelle aussi que son époux avait une grande culture et le pasteur Lafleur le présentait comme ayant un caractère débonnaire fait de bonne humeur, de finesse, de gentille malice, d'imagination; il savait par son dévouement et son affection se faire aimer de tous ses élèves. Son expérience le rendait très indulgent pour les autres¹². Il est aussi à noter que, selon le recensement de 1881, Élise¹³, Éva et Adèle sont toutes trois institutrices à Feller. Curieusement, alors que le reste de la famille est donnée comme baptiste, Élise et Éva sont portées comme méthodistes.

Pour des raisons familiales¹⁴, Charles Roux accepta en 1887 la chaire de langue française à l'Académie de Saxton's River au Vermont, près du village de Bellows Falls, mais assez loin des communautés francophones. On sait qu'il s'y installa le 25 août et qu'il y enseigna aussi l'histoire et la littérature. Ce n'est pas sans une certaine nostalgie qu'il dit adieu dans *L'Aurore* à tous ceux qui l'ont aidé et soutenu dans sa tâche à Feller¹⁵.

Si l'institution dont il s'occupe maintenant est baptiste d'appartenance, elle est ouverte à tous sans égards aux convictions religieuses des parents. On veut y découvrir « ceux qui ont le talent, la volonté et le caractère pour devenir utiles dans ce monde, et de leur en faciliter les moyens; [notre objectif] c'est de prendre en main ces garçons et ces filles qui viennent de nos montagnes et de nos villages, où leurs avantages ont été bien limités, où leurs facultés intellectuelles n'ont pu se développer, et de les préparer pour un travail meilleur, sur la ferme, dans l'atelier ou le magasin, ou de les pousser à un cours supérieurs d'études. [...]»¹⁶ Justement, elle s'apparente aux « high schools » et permet à cette époque d'accéder à l'Université.

¹¹ Dans la notice biographique du 5 juin 1903, p. 8 par Lafleur. Voir aussi

¹² *Idem*, p. 8. Ces louanges sont reprises par sa fille, M^{me} Hélène Roux-Wodehouse, lors de la célébration des cent ans de l'Institut Feller, *L'Aurore*, 11 décembre 1936, p. 4. Par ailleurs, le rapport de Charles Roux en 1887 signale que sur 2500 élèves qui sont passés par l'Institut Feller jusque là, le tiers se sont convertis. *Le Semeur franco-américain* le reprendra ainsi. « De ces 2 500 élèves, soixante au moins sont instituteurs ou professeurs; vingt sont colporteurs ou évangélistes et à peu près autant sont ministres de l'Évangile, et un grand nombre ont occupé, ou occupent encore, de bonnes positions dans la société » (2 juin 1887, p. 84).

¹³ Élise épousera Thomas Hay peu après la fin des classes, le 27 juin de cette même année, et ira vivre à Peterborough. Si on se fie au recensement de 1901, elle aura deux filles : Isabel F, née le 4 juillet 1882 et Helen L, le 4 juin 1884.

¹⁴ La formule n'est pas précise, sa deuxième épouse voulait-elle retrouver des parents aux États-Unis, on ne sait. Les deux autres filles de son premier mariage ont alors 26 et 29 ans en 1887 (et ne seront toujours pas mariées quinze ans plus tard), les deux plus jeunes, ont 12 et 16 ans (voir les éléments généalogiques à la fin).

¹⁵ Voir notamment sa lettre du 16 août 1887, *L'Aurore*, 1^{er} septembre 1887, p. 4, « L'Institut de la Grande-Ligne » par A.-L. Therrien, 6 octobre 1887, p. 1, « Un exodé », 10 novembre 1887, p. 2.

¹⁶ Charles Roux, « Une académie américaine », lettre du 21 décembre parue dans *L'Aurore* du 29 décembre 1887, p. 4. Il s'est déjà bien identifié à l'institution!

Pour augmenter un peu les revenus annuels, le couple organise une école française d'été à Saxton. Leurs labeurs les tenaient en relation avec la langue, la littérature et la pensée françaises et leur volumineuse correspondance leur permettait de garder contact avec leurs amis. Charles Roux a été pendant des années collaborateur à *L'Aurore* lui fournissant des textes sur des sujets variés. En 1886 par exemple, il a produit une série d'articles sur l'avenir du protestantisme français au Canada et en Amérique. Plus tard, le journal fait justement écho à une fête qui avait eu lieu à Springfield le dimanche 26 juin 1892 et qui réunissait plusieurs pasteurs baptistes ou autres dont Roux lui-même, Lafleur, Cyr et PROVOST.



Charles Roux âgé

Son intérêt pour l'enseignement du français lui fit produire un manuel scolaire appelé *Cours de langue française. Les premiers pas*, Boston, Librairie Carl Schoenhof, 1892. Laurent Rivard parle d' « un bon livre » dans sa présentation du 20 octobre 1892. Roux lui-même y explique ses intentions. « Par des exemples concrets et simples, des anecdotes, des modèles de questions, de composition, de conversation, de billets, de lettres, etc., l'élève apprendra, non seulement la grammaire, mais ce qui est beaucoup mieux, son français¹⁷. »

Au tournant du siècle, Charles Roux a 76 ans. En 1901, grâce au soutien économique de son beau-frère Louis Longpré, il put retourner revoir la France, mais une épidémie l'empêcha de se rendre à Marseille. Puis, en mars 1903, il dut revenir un moment à Montréal pour assister aux obsèques de ce même beau-frère qui venait de mourir presque subitement. Ces funérailles lui causèrent quelques soucis. Il a probablement pris froid au retour, car peu de jours après, il dut s'aliter affecté d'une pneumonie et, au bout d'une semaine environ, malgré les soins dont on l'entourait, il décéda dans la sérénité le 1^{er} avril 1903.

On lui rendit hommage dans sa ville d'adoption et un autre service funèbre fut célébré à Grande-Ligne avant son inhumation dans le cimetière baptiste de l'endroit le 3 avril, non loin de son vieil ami le pasteur Louis Roussy et de Henriette Feller. Des amis et des anciens élèves ont rappelé avec émotion sa mémoire même s'ils étaient alors dispersés au Canada et aux États-Unis.

Son épouse, Louisa Cadier, lui survécut plusieurs années et s'éteignit en avril 1917 chez son fils Louis Alexander, professeur à Newark, après une maladie assez longue. Elle repose dans le cimetière de Saxton's River où elle a passé de si nombreuses années de sa vie. Le professeur Bracq dans son panégyrique souligne sa culture « fort au-dessus de la moyenne » qui suscitait l'intérêt de ses élèves. « Ce qui dominait chez elle, poursuit-il, « était un esprit de consécration, une volonté inébranlable et un grand bon sens sanctifié. Quelquefois un trait d'esprit, un beau mot, lui enlevait ce qui chez certaines personnes eut

¹⁷ Cité par Laurent-E. Rivard, « Un bon livre », *L'Aurore*, 20 octobre 1892, p. 1.

paru une pose religieuse ou morale. » Au décès de son mari en 1903, elle a pris sa place à l'Académie et pendant longtemps encore elle s'est livrée aussi à l'enseignement privé. Pendant ses dernières années, elle se réjouissait de voir ses enfants et ses petits-enfants. Bracq dira encore : « Elle nous quitte le front haut, l'âme sereine, forte d'une foi qui sans grands épanchements mystiques avait les vertus tonifiantes de l'Évangile ».

Le 27 septembre 2012

Jean-Louis Lalonde

Sources

Ses écrits

Roux, Charles, *Cours de langue française. Les premiers pas*, Boston, Librairie Carl Schoenhof, 1892.

Charles Roux a écrit de nombreux articles pour *L'Aurore* dont nous n'avons pas fait le relevé.

Notons seulement qu'il a produit en 1886, une série d'articles sur l'avenir du protestantisme français au Canada et en Amérique du nord.

« Rapport sur les écoles évangéliques françaises du Bas-Canada, 1874 », dans « Alliance évangélique de la Puissance- Branche franco-canadienne », *Montreal Daily Witness*, octobre 1874, p. 95-97.

Autres sources d'information

Bieler, Charles, « Theodore Lafleur and the Theological Crisis in Geneva, 1850 », *Canadian Journal of Religious Thought*, 2, 6 (nov.-déc. 1925), 427-434, ici p. 433.

Boucher, Joseph-E., *Esquisse historique de l'Institut Français évangélique de la Pointe-aux-Trembles*, Regnault, 1948, 44 p., ici, p. 13-15.

Bracq, Jean-Charlemagne, « Madame Charles Roux », *L'Aurore*, 4 mai 1917, p. 9-10.

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie Évangélique, 1913, I p. 206, 248, 304, 306, et II, p. 201.

Lafleur, Théodore, *A semi-centennial historical sketch of the Grande Ligne Mission read at the Jubilee gathering, Grande-Ligne, Oct. 18th, 1885*, Montreal, D. Bentley & Co., 1885, 62 p., ici, p. 20, 38.

Le Citoyen franco-américain, 30 juin 1892, p. 1 et 20 octobre 1892, p. 1.

Le Semeur canadien, 1851, p. 188 et 1852, p. 237.

Le Semeur franco-américain, 2 juin 1887, p. 84, 11 août 1887, p. 168, 1^{er} septembre 1887, p. 192 et 8 novembre 1888, p. 233.

Rivard, Laurent-E., « Un bon livre », *L'Aurore*, 20 octobre 1892, p. 1.

Therrien, Eugène-A., dir. *Baptist Work in French Canada*, Toronto, Welch, 1926, 126, ici p. 60, 62, 107-109, 116-117.

Villard, Paul, *Up to the Light: The Story of French Protestantism in Canada*, Toronto, United Church of Canada, 1928, 237 p., ici p. 64, 72-73, 163-164, 198

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 », Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne, Bordeaux III, 1996, 1024 pages, ici p. 103, 137, 142, 157, 333, 335, 377, 466, 504, 623, 753-5, 759, 761, ann 5, 7, 14, 24(3), 28

Éléments généalogiques

Charles-Louis Roux fils de Louis-Étienne Roux et d'Hélène-Geneviève
 Olivier
 n. Pelissanne, Bouches-du-Rhône, FR, 28 octobre 1824
 d. Saxton's River VT, EU, 1^{er} avril 1903

1. épouse

7 septembre 1852, Grande-Ligne, Roussy Memorial
 Léocadie Longpré fille de Louis Longpré et de Catherine Tallard (Talard,
 Mallard)
 n. Montréal, 16 février 1824 (Paroisse Notre-Dame)
 d. Lennoxville, juillet 1869 (selon *L'Aurore*)

enfants

- 1.1 Roux, Élise-Hélène-Adèle,
 n. Sherrington, 2 juin 1853 (présenté le 8 décembre 1853, Roussy
 Memorial)
 d. après 1904 (peut-être 1955?)
 épouse 27 juin 1881 à la Christ Church Cathedral, (anglicane), Montréal
 Thomas Alexander S. Hay, de Peterborough, ON
 n. 14 août 1849, Peterborough
 d. 27 mars 1917, Peterborough
- 1.2 Roux, Lydie-Elma-Joséphine
 n. Pointe-aux-Trembles, 28 août 1854, (présenté le 30 sept. 1854 à
 Roussy Memorial)
 d. Lennoxville (Canton Ascot), 28 févr. 1871, inh. 2 mars 1871
 (anglican, district de St-François protestants.)
- 1.3 Roux, Éva (Évangéline)-Léocadie-Caroline,
 n. Pointe-aux-Trembles, 28 mai 1856, (présentée le 18 sept. 1856 à
 Roussy Memorial, baptisée anglicane le 3 juin 1862, St.
 George's, Montréal)
 d. après 1904, célibataire, enseignante aux États-Unis
- 1.4 Roux, Éléonore-Loïs-Victoria,
 n. Pointe-aux-Trembles, 27 janvier 1858, (inscrite en juin 1859,
 baptisée anglicane le 3 juin 1862, St. George's, Montréal)
 d. ?
 épouse en 1874, Manhattan, NY (Marriage Registers)
 Révérend C. Stauder, Londres, Angleterre
 n. v. 1841, Italie
 d. 1913, Londres, Angleterre

1.5 Roux, Adèle,
n. Montréal, 12 juillet 1861, (baptisée 3 juin 1862, St. George's
Anglican)
d. Staunton, Virginie, 20 juillet 1945, célibataire enseignante

2. épouse

8 août 1870 (Lennoxville, probable, mais pas d'acte)
Marie-Louise (Louisa) Cadier
n. Ogdensburg, New York, mai 1846
d. Newark, (NJ ou Delaware?), avril 1917 (L'Aurore)

enfants

2.1 Roux, Louis Alexander
n. Lennoxville, probablement, 30 juillet 1871
d. Los Angeles, 2 sept. 1946
épouse 30 juin 1897, à Lawrence, Massachusetts
Gertrude Willan
n. Août 1873, MA
d. après 1941, États-Unis

2.2 Roux, Hélène
n. 1875
d. après 1937
épouse 17 juin 1916, Windham, VT
Roger Philip Wodehouse
n. ?
d. ?

Voir comme complément d'information le site Généalogie de www.shpfq.org.